

Seydou Boro, 30 ans, est la nouvelle génération de danseurs africains. Aujourd'hui et demain, au Festival de Montpellier. Grand écart

Commenter

Par **VERNAY MARIE-CHRISTINE**



Je m'abonne

Téléchargez Libé sur web, iPhone, iPad, Android
1€ seulement jusqu'à la fin du mois

Un jour, il est vêtu d'un jeans et d'un T-shirt. Un autre, il opte

pour un boubou. Ainsi est Seydou Boro, danseur: un pied ici, un pied là-bas. Immigré ici, immigré chez lui, à Ouaga, où il a l'air, tout de même, de se sentir plus à l'aise. Ce danseur, entré au centre chorégraphique national de Montpellier, en 1993, en tant qu'interprète tout en continuant à développer son propre travail en France ou au Burkina-Faso, appartient à une nouvelle génération africaine qui opère, non sans difficulté, la rupture avec les générations précédentes de son pays. Il refuse, avec tout autant de difficulté, de se couler dans un moule occidental. Car, ici ou là-bas, on ne tolère guère qu'un jeune Africain vienne remettre en cause, même avec talent, les conventions, pour proposer une danse de demain peu consensuelle.

C'était en 1995, à l'Opéra de Montpellier. Seydou Boro était interprète dans la Nuit de la chorégraphe Mathilde Monnier. Il dansait avec un robinet en lieu et place de la bouche. Image forte, a priori incompréhensible. Après le spectacle, le danseur avait expliqué que, dans une danse traditionnelle de son pays, les hommes soufflaient dans des sifflets en forme de perroquet. Il regrettait que l'accessoiriste n'ait pas eu le temps de trouver comment faire couler de l'eau du robinet.

Seydou Boro est barré on ne sait où, sans doute au plus lointain des traditions et au plus proche de la création contemporaine. Il habite en France, à Montpellier et à Paris, il habite aussi à Ouaga, où il a construit sa maison. L'intégration? Il ne connaît pas. Passeport burkinabé renouvelable au pays, il sait que la France est une étape, il sait aussi que «nul n'est prophète en son pays». ça l'amuse de dire cela, tout l'amuse. Même si ce n'est pas drôle, même si certaines banalités déblatérées après les spectacles sur sa beauté, sur son rythme dans le sang, l'ennuient visiblement. Mais c'est sa façon à lui d'être un «bon Africain», comme il dit en riant dans cette barbe qu'il n'aura jamais. Sa façon à lui de ne pas revenir sur ce qui le blesse, de ne pas s'énerver contre le racisme quotidien, la misère, la corruption, au Burkina comme ailleurs, l'hypocrisie européenne" Tant qu'il peut encore en sourire.

Jusqu'au jour où il «cassera un bar», en terminant toutes les bouteilles d'un comptoir. En attendant, il sirote une bière et fume des Marlboro. Mauvais pour le danseur? Il nourrit son grand corps comme il l'entend. C'est sa manière de s'entraîner, de résister à tous les moules où il serait

facile de glisser. . A Montpellier, au centre chorégraphique, il ne suit pas les cours. «Quand ça devient propre, ça enlève l'émotion. Je suis entré dans le système français tout en conservant ma liberté. Si on ne travaille que sur la gamme européenne, on ne va pas bouger d'un iota. Quand on a la chance d'avoir une certaine saleté, impureté du corps et du mouvement, il faut la garder, cela peut apporter de nouvelles formes.» Mathilde Monnier, la directrice et chorégraphe, ne s'en offusque pas, au contraire. Ils se sont rencontrés pour la création d'Antigone, une pièce que la chorégraphe a montée avec des acteurs et des danseurs africains. Depuis, il est resté dans la compagnie. Il n'a jamais rompu le lien avec Ouaga: «Si on reste deux ans d'affilée en France, on se fragilise. Le pays, la famille donnent une autre dynamique. Il faut venir au Burkina, au "pays des hommes intègres et de la poussière, pour comprendre ma démarche, pour me voir comme je suis.» Il continue à y travailler et à s'y produire régulièrement. Les choses avancent vite, très vite. L'intérêt augmente, les demandes de stage aussi. Au départ, les spectateurs d'Ouaga trépignaient dans la salle, criaient «Musique!». Mais la musique n'arrivait pas, il avait décidé de rompre avec les éternels accompagnements percussifs. Tête dure, Seydou Boro ne cède sur aucun de ses partis pris . Son «double» Salia Sanon, également Burkinabé et danseur au centre de Montpellier, non plus. Ils sont inséparables, et leur compagnie s'appelle d'ailleurs «Salia nĩ Seydou». Souvent, on ne sait qui est l'un, qui est l'autre. On les prend même pour une seule et même personne . Ils ont chacun une femme et une fille, une maison au Burkina, et partagent la même résidence hôtelière à Montpellier. Ils se marrent. «Souvent, on nous prend pour des homosexuels, on ne dément pas.» Seydou dit ne pas savoir où se situe leur relation. Ils sont à la fois deux et ensemble. Cette alliance les arme contre toutes les annexions culturelles, à Montpellier comme à Ouaga. Loin du folklore exporté pour l'Occident, Seydou Boro part en guerre contre les idées reçues, celle, par exemple, de l'Africain né danseur ou celle de l'existence d'une danse africaine. «Il y a beaucoup de danses africaines. Il faut conserver la multiplicité des pas, cette richesse du répertoire qui est en train de disparaître.» La nouvelle génération africaine en a fini avec les modèles imposés par la colonisation et surtout la postcolonisation, l'exportation de produits pseudo-africains.

Ex-programmateur, Seydou a abandonné l'informatique, footballeur, il a passé la balle à d'autres joueurs, mais danseur, il danse, pour ne pas être un oeil troué (titre de l'un de ses spectacles) , un homme qui n'a pas su voir celui qui vivait à ses côtés et qui n'a pu que dire, trop tard: «Il n'est plus, il fut, il est mort.».

photo SERGE PICARD

SEYDOU BORO EN SIX DATES 20 février 1968 Naissance à Ouagadougou (Burkina Faso).

1986-1988 Joueur en 1re division au Rail Club du Kadiogo.

1988-1989 Formation de programmateur en gestion informatique.

1991 Animateur d'ateliers d'initiation théâtrale pour les jeunes des quartiers de Ouaga.

1993 Danseur dans «Antigone» de Mathilde Monnier. Depuis, il est danseur permanent au centre chorégraphique de Montpellier.

1994 Il crée avec Salia Sanon «le Siècle».